

Études littéraires africaines

RIESZ (Janós), *De la littérature coloniale à la littérature africaine – Prétextes – Contextes – Intertextes*. Paris : Karthala, 2007, 424 p. – ISBN 978-2-84586-895-3



Michel Naumann

Number 24, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035356ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (2007). Review of [RIESZ (Janós), *De la littérature coloniale à la littérature africaine – Prétextes – Contextes – Intertextes*. Paris : Karthala, 2007, 424 p. – ISBN 978-2-84586-895-3]. *Études littéraires africaines*, (24), 72–73. <https://doi.org/10.7202/1035356ar>

RIESZ (JANÓS), *DE LA LITTÉRATURE COLONIALE À LA LITTÉRATURE AFRICAINE – PRÉTEXTES – CONTEXTES – INTERTEXTES*. PARIS : KARTHALA, 2007, 424 P. – ISBN 978-2-84586-895-3.

Faut-il présenter l'auteur de cet ouvrage ? Collaborateur de l'APELA à la fois fidèle, précieux et compétent, Janós Riesz est professeur émérite de l'Université de Bayreuth, où se concentrent beaucoup d'études africaines dans les disciplines les plus diverses. Sa spécialité fut, à la place qu'il occupa en Franconie de 1979 à 2004, les études romanes, mais il sut y inclure une large composante comparatiste, francophone et africaine. Il a donc écrit, en allemand et en français, divers ouvrages de critique littéraire ainsi que des essais sur les relations entre les littératures d'Europe et d'Afrique. Il publie maintenant dans cet ouvrage un choix d'articles et de travaux en français qui vont de 1986 à 2006 et donnent ainsi un aperçu de ses recherches sur deux décennies.

Une double question se pose ici au lecteur. La première est celle du thème : lier trop intimement ces deux littératures peut en effet provoquer de vives réactions. Les écrivains africains ont mis un point d'honneur à se démarquer de ce que disaient d'eux les colonisateurs et notamment la littérature coloniale. Chinua Achebe, pourtant de tempérament calme, n'a pas mâché ses mots envers les critiques qui faisaient de ses romans des héritiers de *Heart of Darkness* de Conrad et, de ses héros, des Kurtz africains, c'est-à-dire des hommes incapables de comprendre l'Afrique, jetés par leur idéalisme dans la plus dramatique des solitudes et vaincus par une réalité africaine qui symbolisait une fatalité et un retard irrémédiables. D'autre part, le lecteur peut à juste titre s'interroger sur la cohérence d'un ouvrage composé d'articles épars dans le temps et l'espace. En vingt ans, les idées et les méthodes des chercheurs peuvent évoluer considérablement. À cela, nous répondrons que la faiblesse de ce type d'ouvrage est en même temps une force. D'abord, il ne cède pas aux modes, mais dégage des cohérences de longue durée. Ensuite, s'il est moins structuré qu'un ouvrage fondé sur un texte unique, cela signifie que le lecteur est moins passif et qu'il doit deviner une cohérence portée par des textes épars. C'est pour l'auteur une épreuve de vérité, mais je ne doute pas qu'une lecture attentive de cet ouvrage n'en montre davantage la solidité que l'éparpillement. Enfin, cette confrontation entre la recherche (ou les recherches) et le temps, c'est-à-dire le vécu, fait du produit final quelque chose de moins conceptuel, mais assurément plus initiatique. Or la littérature africaine appelle cette dimension initiatique ; sa critique implique toujours une fréquentation des textes et des cultures productrices ainsi qu'un engagement personnel. La critique littéraire ne peut donc pas être menée par un esprit désincarné enfermé dans sa tour d'ivoire.

Quant au lien entre littérature coloniale et littérature africaine, J. Riesz répond avec Sartre qu'on se pose en s'opposant. Il ne tombe donc pas dans l'erreur de certains critiques qui postulent une continuité presque harmonieuse entre les deux littératures étudiées parce qu'ils ne savent en fait lire autre chose qu'un texte colonial. Entre l'hypotexte et l'hypertexte les relations sont riches. Elles vont de la rivalité à la proximité pour assurer une transformation. J. Riesz analyse avec finesse des passages en apparence identiques et qui appartiennent à ces deux littératures. Il montre ce qui les distingue fondamen-

talement malgré leur ressemblance. Il fait en outre parfois appel à des textes coloniaux qui sont en marge des discours idéologiques. Il distingue trois étapes : les prétextes (fondés sur le discours colonial), la distanciation du contexte colonial et les nouvelles intertextualités. Les couples d'auteurs étudiés sont souvent fascinants, notamment P. Grainville / Sony Labou Tansi, G. Conchon / Sony Labou Tansi, P. Mérimée et L. Lacroix / Sembene Ousmane... À l'instar de la démarche de J. Riesz dans cet ouvrage remarquable, il reste à mener une réflexion semblable sur les relations entre ces deux littératures dans d'autres langues.

■ Michel NAUMANN

ROGER (JACQUES-FRANÇOIS, BARON -), *KELÉDOR. HISTOIRE AFRICAINE*. PRÉS. DE KUSUM AGGARWAL. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2007 [1828], XXXVI+169 p. – ISBN 978-2-296-02900-2.

La collection *Autrement mêmes* nous permet d'avoir accès à *Kelédor, histoire africaine*, publié en 1828 chez A. Nepveu, et jamais réédité depuis. Jacques-François Roger (1787-1849), qui fut d'abord officier de marine, fut chargé de fonctions administratives au Sénégal à partir de 1821, et nommé gouverneur de ce territoire de 1825 à 1827. Après son retour en France, il mena une carrière politique de député dans la mouvance du courant républicain. Au Sénégal, il développa une politique agricole qui, dans son esprit, devait se substituer à l'économie de traite et pour laquelle il fit appel à des agronomes comme Richard, fondateur de la station expérimentale de Richard-Toll. Hostile à l'esclavage, il souligna la nécessité de faire appel à des agriculteurs africains libres. Par ailleurs, il manifesta un grand intérêt pour les sociétés, les langues et l'histoire du Sénégal ; en témoignent, outre *Kelédor : Fables sénégalaises recueillies de l'Ouolof et mises en vers français avec des notes destinées à faire connaître la Sénégambie et les mœurs des habitants* (Paris : Nepveu, 1828), *Recherches philosophiques sur la langue oulofe*, suivies d'un *Vocabulaire abrégé français-oulof* (Paris : Dondey-Dupré, 1829).

Kelédor retrace 30 ans environ de la vie du héros-narrateur éponyme. Organisé en huit « Livres », le récit est accompagné d'abondantes notes historiques, géographiques et philosophiques, toutes très intéressantes et marquées par un souci de défendre les Africains contre les préjugés. Le roman s'ouvre sur la guerre que l'Almami du Fouta-Toro entreprend, dans les années 1780, contre le Damel du Cayor. Kelédor, alors âgé de 15 ans, participe à l'expédition. Celle-ci tourne au désastre et le Damel fait de nombreux prisonniers, dont Kelédor, qu'il vend à des négriers européens. À Saint-Domingue, Kelédor est revendu à un planteur espagnol et connaît pendant plusieurs années un sort acceptable. Il se marie avec une jeune esclave, Mariette, qui lui donne un enfant. Découvrant un jour que le fils aîné de son maître a une liaison avec Mariette, il le frappe violemment et, croyant l'avoir tué, rejoint les esclaves marrons retranchés dans les montagnes. Cet épisode coïncide avec le début de la révolte de Saint-Domingue à laquelle Kelédor va participer pendant de nombreuses années. Dans les dernières pages de son